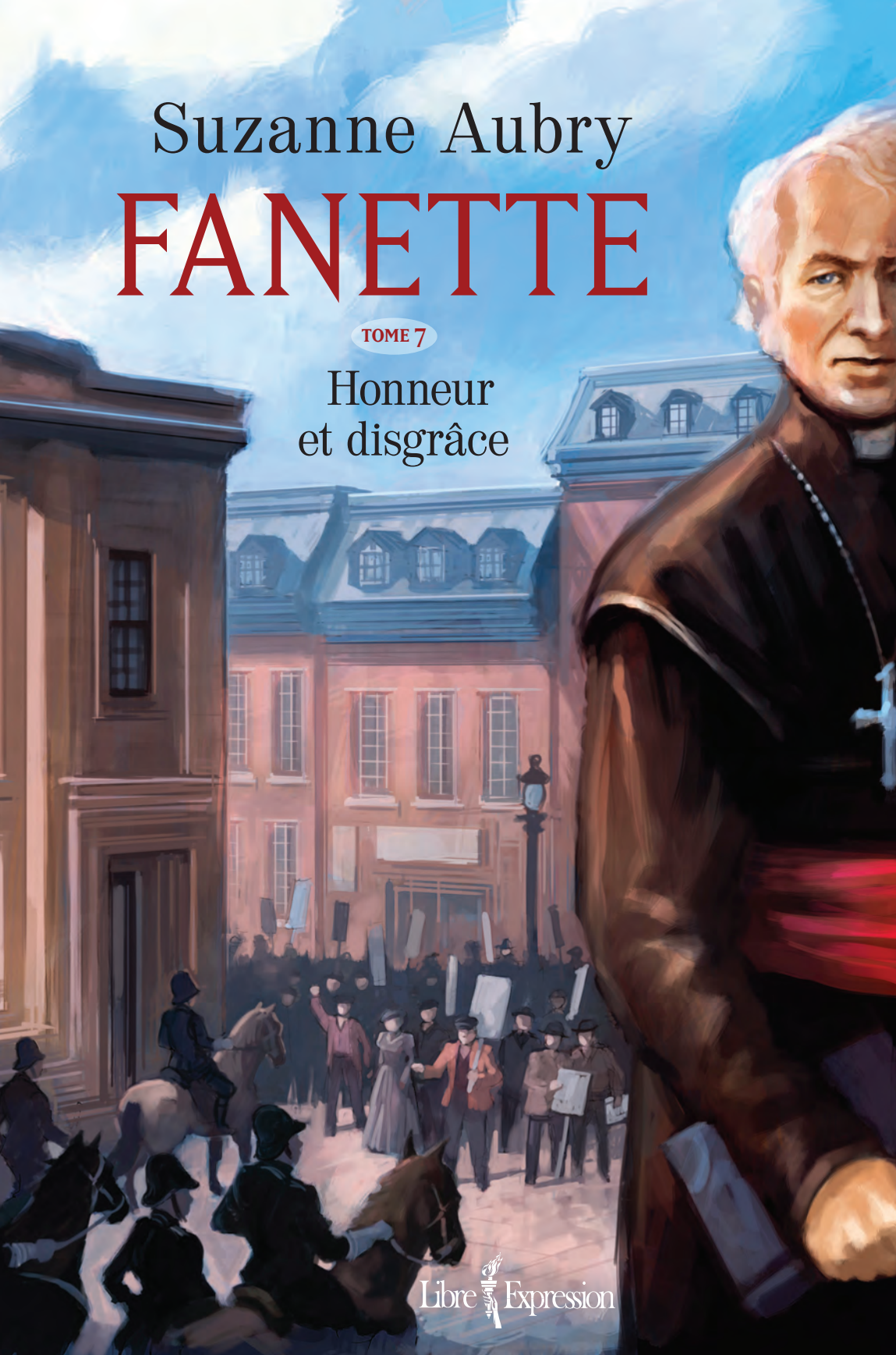
Suzanne Aubry

FANETTE

TOME 7

Honneur et disgrâce



Libre Expression

Suzanne Aubry

FANETTE

TOME 7

Honneur et disgrâce

Roman

Libre Expression
Une société de Québecor Média

Prologue

Québec

Une épaisse fumée bleue flottait dans le bureau de maître Hart. Le vieux notaire, assis à son pupitre encombré de paperasse, déposa sa pipe dans un cendrier, ajusta ses bésicles et se racla la gorge.

— Mes chers amis, je vous ai convoqués en ce vingtième jour de juillet 1866 afin d'accomplir les dernières volontés de feu Alistair Gilmour, connu également sous le nom d'Andrew Beggs.

Il leva les yeux vers Sean O'Brennan. Le jeune homme serra les lèvres pour contenir son chagrin. Fanette et Amanda, installées de chaque côté de leur frère, lui prirent spontanément une main, formant une chaîne d'affection.

Le notaire décacheta une enveloppe et en sortit un document, qu'il déposa devant lui.

— Voici le testament de feu Alistair Gilmour, qui m'a confié le soin de vous rassembler en ce lieu afin d'en faire la lecture.

Il garda un silence solennel, puis reprit d'une voix grave :

— « Lorsque vous entendrez ces paroles, je ne serai plus de ce monde. »

Les yeux bleus de Sean se brouillèrent. Une larme s'insinua dans l'étrange cicatrice qui déformait légèrement sa joue droite.

— « Mon souhait le plus cher serait que mes restes soient enterrés aux côtés de ceux de ma sœur bien-aimée, Cecilia, au cimetière des Irlandais, à Québec. »

Fanette songea au sort tragique de l'infortunée Cecilia, qui s'était noyée dans le lac Saint-Charles. Alistair soupçonnait le

notaire Grandmont, l'ancien beau-père de Fanette, d'avoir causé sa mort. Le Lumber Lord avait alors ourdi une terrible vengeance contre son ennemi. Celui-ci, après avoir été déshonoré, s'était enlevé la vie, mais sa disparition, loin d'apaiser Alistair, l'avait laissé inassouvi et amer.

Maître Hart poursuivit sa lecture.

— « Je lègue à Amanda O'Brennan le montant de dix mille dollars, qu'elle pourra consacrer à l'éducation de son fils, Ian, ou à tout autre usage qu'elle jugera utile. »

L'émotion fit battre le cœur d'Amanda. Ainsi, malgré le passage du temps, son ancien amant ne les avait pas oubliés, son fils et elle. Pourtant, il n'était pas le père de l'adolescent et n'avait aucune responsabilité envers lui, encore moins envers elle. Bien qu'elle eût souffert à cause de cet homme, elle reconnaissait, dans ce geste désintéressé, une âme généreuse. La voix éraillée du notaire s'éleva à nouveau.

— « Je garde un souvenir ému de ma première rencontre avec Fanette Grandmont, dans les jardins de mon domaine de Cap-Rouge. Nous avions en commun l'amour de la nature et la douleur du deuil. »

Les joues de Fanette se colorèrent en entendant ces mots. Elle avait éprouvé un trouble singulier en voyant surgir devant elle cette grande silhouette sur le sentier du domaine d'où l'on pouvait apercevoir le fleuve et le ciel. Le Lumber Lord portait ses cheveux flamboyants sur les épaules. Son regard d'un vert perçant s'était fixé sur elle, comme s'il pouvait lire tous les secrets de son cœur. Elle lui avait confié, sans même le connaître, son chagrin d'avoir vu mourir ses parents, la dispersion de sa famille, son désir de retrouver sa sœur, Amanda, dont elle avait perdu la trace depuis de longues années. Il lui avait alors dit, de sa voix un peu rocailleuse : « La vie est trop courte. Oubliez votre sœur. Mordez dans le présent et faites une croix sur tout le reste. »

Maître Hart observa pensivement la jeune femme derrière ses bésicles, puis se replongea dans le testament.

— « Je lègue mon domaine de Cap-Rouge et ses dépendances à Fanette Grandmont. Libre à elle d'en disposer comme elle l'entendra. »

Fanette fut complètement prise de court par cet héritage, auquel elle ne s'attendait pas. Tout cela lui semblait irréel.

— « Quant à Sean O'Brennan, que j'aimais comme mon propre fils, je souhaite lui léguer la somme de trois cent mille dollars. »

L'énormité du montant fit sourciller le jeune homme, qui ignorait tout de la fortune de son ancien mentor. Jamais ce dernier n'avait fait la moindre allusion au fait qu'il fût riche. Au contraire, Andrew lui parlait souvent de son enfance misérable, dans un quartier pauvre, près du port de Québec, et de son pénible travail comme débardeur, dès l'âge de quatorze ans, afin de pourvoir aux besoins de sa famille. Sa surprise était telle qu'il fut incapable de prononcer un mot. Il croyait connaître Andrew Beggs, mais c'était un tout autre personnage qu'il découvrait, à la fois mystérieux et puissant, généreux et omnipotent, comme dans un conte des mille et une nuits.

— « Je laisse Sean décider de ce qu'il fera de cet argent, mais j'émets le vœu qu'il poursuive le noble combat des Fenians pour libérer l'Irlande du joug de l'Empire britannique, libération que je n'aurai pas eu la chance de voir de mon vivant. »

Cette dernière volonté plongea Sean dans le désarroi. Il avait consacré ses meilleures années à la lutte de son peuple contre les Anglais, aux côtés de Beggs et des Fenians. La cuisante défaite des révolutionnaires dans la bataille de Ridgeway, où Andrew avait connu la mort, l'avait laissé meurtri. Il avait un profond désir de paix, de repos, loin du bruit et de la fureur des combats. Le bonheur d'avoir retrouvé ses sœurs n'était pas étranger à ses sentiments.

— « Signé le 13 janvier 1863, en présence de maître Hart, notaire. »

Sean fut frappé par la date. *Janvier 1863…* Andrew avait sûrement fait le voyage de New York à Québec pour y rencontrer

maître Hart, mais il avait gardé cette démarche pour lui. Déjà, à cette époque, il avait prévu sa mort possible et planifié ce legs pour son protégé. Y avait-il d'autres secrets, d'autres mystères que cet homme qu'il croyait connaître lui avait cachés ?

L'avoué replia le testament, qu'il remit dans l'enveloppe. Sean et ses deux sœurs restèrent assis sans parler, comme pétrifiés par ce qu'ils venaient d'entendre. Ce fut le notaire qui brisa le silence en premier.

— Je comprends fort bien votre étonnement. Monsieur Gilmour possédait une immense fortune. Lorsqu'il est venu chez moi afin de me confier la rédaction de son testament, il m'avait spécifié qu'il souhaitait laisser ses avoirs à des êtres de confiance, qui avaient joué un rôle important dans sa vie.

Sean se leva soudain en faisant grincer sa chaise. Son visage était pâle et troublé. Sa cicatrice avait pris une teinte violacée.

— Je ne peux accepter, dit-il d'une voix étranglée.

Il sortit en coup de vent, laissant ses sœurs et le notaire stupéfaits. Amanda se leva à son tour et le suivit.

Sean s'était assis sur la dernière marche d'un escalier vermoulu, vaguement éclairé par un quinquet. Des sanglots sourds lui soulevaient les épaules. Il n'entendit pas les pas légers qui s'approchaient de lui et tressaillit lorsqu'une main se posa sur son bras.

— Sean…

Amanda prit place à côté de son frère. Ils restèrent ainsi sans rien dire. Sean se calma peu à peu, réconforté par la présence de sa sœur et la chaleur de son corps contre le sien.

— Il n'aurait pas dû, finit-il par dire. C'était trop me demander.

— Tu parles d'Andrew ?

Sean acquiesça. Bien qu'il éprouvât toujours de l'empathie pour la cause des Irlandais, l'idée même de prendre les armes et

de tuer son prochain pour la défendre lui paraissait maintenant absurde.

— J'ai consacré une partie importante de ma vie aux Fenians. Andrew est mort à cause d'eux, et il voudrait que je continue à me sacrifier pour un combat perdu d'avance ! Je n'en ai plus le courage, Amanda. Je viens tout juste de vous retrouver, toi et Fanette. Je n'ai pas de femme, pas d'enfants. Il me semble que j'ai droit à un peu de bonheur.

— Rien ne t'oblige à prendre une décision maintenant. Prends le temps d'y réfléchir. Je suis certaine qu'Andrew ne voulait pas te forcer la main et souhaitait que tu sois heureux.

Après la lecture du testament, maître Hart proposa à Fanette de visiter le domaine dont elle était devenue la propriétaire. Elle accepta. Son retour à Montréal étant prévu dans quelques jours, il ne lui restait que peu de temps pour accomplir cette démarche. Elle offrit au vieil avoué de faire le voyage dans son Phaéton, ce qui le soulagea, car il ne possédait pas de voiture et les fiacres coûtaient trop cher pour ses maigres moyens. Il s'était occupé des affaires de la famille Portelance durant plus de quarante ans et n'avait jamais exigé que de modestes émoluments, puisqu'il voyait le seigneur de Portelance comme un ami. À la mort de ce dernier, il avait continué à veiller sur les intérêts de ses enfants, qu'il considérait un peu comme les siens.

Il leur fallut plusieurs heures pour parvenir au village de Cap-Rouge, situé au bord du fleuve Saint-Laurent. Le manoir du Lumber Lord avait été bâti au faîte d'une falaise. Même de loin, on pouvait en distinguer les contours, tel un château de légende.

Après avoir franchi un chemin étroit et escarpé, la voiture s'immobilisa devant une grille de fer forgé, rouillée par les intempéries.

— Nous y sommes, murmura Fanette, saisie par l'aspect décati du portail.

Le vieil avoué descendit de la voiture et s'approcha des grilles, qui disparaissaient sous une vigne sauvage, dont le feuillage tombait en grappes touffues jusqu'au sol. Il prit le trousseau de clés qu'il portait à sa ceinture et choisit la plus imposante, qu'il introduisit dans la serrure, non sans avoir arraché la végétation qui l'obstruait. Les portes s'ouvrirent avec un grincement. Maître Hart revint vers le Phaéton et y remonta avec effort, en s'appuyant sur le garde-boue. À quatre-vingt-un ans bien sonnés, il avait encore bon pied bon œil, mais ses membres étaient perclus de rhumatismes et il refusait obstinément de marcher avec une canne.

La voiture roula avec difficulté sur le chemin, envahi par les mauvaises herbes et criblé de nids-de-poule. Après une dizaine de minutes, les contours du manoir se dessinèrent dans le ciel festonné de nuages blancs. De loin, le domaine avait gardé toute sa majesté, avec ses élégantes tourelles et ses toits d'ardoises. D'innombrables fenêtres brillaient dans la lumière estivale. Mais plus la voiture s'approchait, plus des signes de dégradation se manifestaient : des carreaux brisés, des volets arrachés par le vent, des pierres qui s'effritaient, rongées par le salpêtre.

Le Phaéton s'immobilisa devant le portique, dont la peinture, jadis d'un blanc éclatant, avait jauni et s'écaillait. L'une des cinq colonnes de marbre soutenant la voûte du porche s'était affaissée. Des hirondelles, qui avaient fait leur nid au-dessous du linteau de la porte, s'envolèrent à tire-d'aile avec de petits cris aigus. Le silence retomba, accompagné par le sifflement du vent qui accentuait l'abandon des lieux.

Fanette resta sur le seuil, bouleversée par les ravages que le temps avait fait subir au manoir. Ne se résignant pas à y entrer tout de suite, elle décida d'aller d'abord visiter les jardins, qu'elle avait tant admirés autrefois. La vue qui s'offrit à elle la désola encore davantage. Le chiendent, le chardon et l'armoise avaient pris d'assaut les bosquets de roses et de potentilles. Les belles plates-bandes à l'anglaise, où poussait une variété extraordinaire de plantes indigènes, avaient disparu sous les herbes sauvages.

Des branches mortes pendaient sous les tonnelles. La fontaine s'élevait toujours au milieu du parterre, mais elle était à sec. L'eau ne jaillissait plus en ruissellements clairs dans le bassin de marbre et de porphyre. La coupole qui surmontait le réservoir s'était fissurée. Fanette regretta sa visite. Elle aurait préféré mille fois garder le souvenir ébloui du domaine tel qu'il était auparavant, plutôt que le revoir dans un tel état de décrépitude. Le cœur serré, elle rejoignit le vieil avoué, qui l'attendait patiemment devant la porte.

Ils s'avancèrent dans le hall, où dominait un immense lustre en pierres du Rhin. Leurs pas résonnaient sur les dalles de marbre. Une forte odeur de renfermé régnait partout. Une épaisse couche de poussière couvrait les meubles et des taches d'humidité déparaient les tapisseries. Malgré tout, des traces de l'ancienne splendeur subsistaient. Maître Hart ne put s'empêcher de pousser une exclamation d'admiration en traversant le salon, dont les murs étaient lambrissés de miroirs. Le plafond, très haut, était fabriqué de caissons de chêne peints à la main.

— Quelle beauté ! On ne construit plus ainsi de nos jours. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi monsieur Gilmour a pu laisser à l'abandon une demeure aussi magnifique.

Parce qu'il avait assassiné un homme et pris la fuite, aurait pu lui répondre Fanette, mais elle se tut, souhaitant préserver la mémoire de celui qui avait sauvé sa sœur de l'échafaud, au prix du meurtre de son geôlier.

Mue par une impulsion irrésistible, elle s'engagea dans l'escalier de marbre qui menait aux appartements d'Alistair. Une fois parvenue au premier étage, elle emprunta le couloir au bout duquel se trouvait la chambre principale. Ses talons résonnaient sur le plancher de chêne. Un frisson lui parcourut l'échine. Même la lumière qui pénétrait à flots à travers les fenêtres ne réussissait pas à égayer les lieux, comme si la disparition d'Alistair y avait semé le deuil et la désolation.

Lorsqu'elle arriva devant la chambre de son ancien amant, elle constata que la porte en était fermée. Elle resta debout sans

faire un geste, n'osant pas entrer. Puis elle entendit un bruissement, comme celui d'un vêtement froissé. Son cœur se mit à battre à tout rompre. Une angoisse mêlée à un espoir insensé s'insinua dans ses veines. Se pouvait-il qu'Alistair soit encore vivant ? Peut-être n'était-il pas vraiment mort au champ de bataille, qu'il avait réussi à s'échapper et était revenu chez lui sans en souffler mot à personne, pas même à Sean ? Rien ne l'aurait étonnée chez cet homme étrange, à la force plus grande que nature, pas même un ultime défi lancé à la Faucheuse. Elle tourna lentement la poignée de la porte, qui céda.

Fanette fit quelques pas dans la pièce, plongée dans une demi-pénombre. Les larges fenêtres étaient couvertes de rideaux de velours damassé, sauf une, qui laissait filtrer un rayon de lumière à travers une vitre brisée. Un bougeoir en argent avait été laissé sur une crédence poussiéreuse. Des chandelles blanches étaient encore fichées dans les branches.

La jeune femme s'approcha du lit. Les draps étaient en désordre, comme si quelqu'un venait tout juste de se lever. Elle les effleura doucement du bout des doigts. Le souvenir des caresses d'Alistair la fit frémir. C'était dans ce lit qu'ils s'étaient aimés la première fois, que les mains chaudes d'Alistair avaient exploré son corps, soulevé des vagues de désir, la faisant fondre sous son regard brûlant. Les mots de la chanson qu'il avait fredonnée après l'amour lui revinrent :

When Irish eyes are smiling
Sure, 'tis like the morn in Spring
In the lilt of Irish laughter
You can hear the angels sing.

Comme tout cela était loin, maintenant ! Ces souvenirs appartenaient à une autre vie, à un autre temps, à la nostalgie d'un passé révolu. Alistair n'était plus qu'une ombre, et sa demeure, qu'il avait édifiée comme emblème de sa puissance et de sa richesse, tombait peu à peu en ruine. Le bruissement

qu'elle avait entendu quelques minutes auparavant recommença. Fanette eut la certitude qu'elle n'était pas seule dans la chambre. La frayeur lui glaça le sang.

— Alistair ? chuchota-t-elle.

Elle crut sentir un léger courant d'air. Soudain, une forme sombre jaillit de la fenêtre brisée et fonça sur elle. Fanette poussa un cri et leva instinctivement les bras pour se protéger le visage. Elle entrevit un bec recourbé, des yeux jaunes, de larges ailes grises. Les pattes de l'oiseau lui agrippèrent un bras. Les griffes acérées déchirèrent le tissu de sa manche et atteignirent la chair. Fanette, prise de panique, se débattit et recula de quelques pas pour tenter d'échapper au volatile. Elle perdit l'équilibre et s'accrocha à une tapisserie qui couvrait le mur derrière elle. La tenture fut arrachée, révélant une porte. Fanette l'ouvrit. Un escalier à vis se profilait dans l'obscurité.

— Madame Vanier !

Maître Hart, qui avait entendu les cris de la jeune femme, avait monté l'escalier principal du plus vite que lui permettaient ses vieilles jambes et avait aperçu une porte entrouverte, au fond d'un corridor. Il rassembla ce qu'il lui restait de forces et s'élança vers Fanette, puis saisit l'oiseau par les pattes et le chassa. Le volatile tournoya dans l'air, déployant ses ailes dans un lourd battement, puis s'envola par la fenêtre en poussant un « rèk rèk » aigre.

— C'était un faucon, expliqua le vieil homme. Il devait nicher sur une falaise, près d'ici, et a foncé dans cette fenêtre par accident.

Il examina le bras de Fanette. Par chance, il n'y avait que des écorchures sans gravité.

— Il n'y a plus d'eau potable dans cette maison, mais il vous faudra nettoyer ces égratignures dès que possible. Où habitez-vous à Québec ?

— Chez ma mère.

— Partons maintenant.

Maître Hart avait exigé de conduire le Phaéton afin que Fanette pût se reposer durant le voyage. Pendant le trajet du retour, elle demeura silencieuse, encore sous le choc de l'incident avec le faucon. Elle avait beau tâcher de garder la tête froide, elle ne pouvait s'empêcher de l'interpréter comme un mauvais présage. Maître Hart respecta son mutisme. Il songeait de son côté à l'énormité des travaux à entreprendre pour remettre le domaine en bon état. Ce ne serait pas une mince affaire, mais l'endroit était magnifique et vaudrait une fortune, une fois rénové.

— Je connais d'excellents ouvriers qui pourraient effectuer les travaux à un prix raisonnable.

— Ce n'est pas le coût des travaux que je crains, maître Hart.

L'avoué lui jeta un regard pensif. Il était loin de se douter que c'était le passé qu'elle fuyait.

— Je souhaite vendre le domaine.

Le vieil homme acquiesça, non sans une pointe de regret.

— Comme vous voudrez. Je ferai le nécessaire dès demain.

La nuit était tombée lorsque la voiture s'arrêta devant le logement de maître Hart. Ce dernier insista pour reconduire Fanette chez sa mère, mais la jeune femme refusa avec fermeté.

— Je me porte parfaitement bien. Vous avez eu une journée bien chargée, allez dormir.

Il accepta à contrecœur et se dirigea chez lui d'un pas traînant. *Quel brave homme !* se dit Fanette en prenant les rênes. La voiture roula à bonne allure jusqu'à la rue Sous-le-Cap. Des lumières brillaient aux fenêtres, ce qui réconforta Fanette.

Emma accueillit sa fille avec sa chaleur habituelle, mais s'inquiéta aussitôt qu'elle aperçut sa manche déchirée.

— Ma foi du Bon Dieu, que t'est-il arrivé ?

Fanette lui raconta aussi brièvement que possible sa visite au domaine de Cap-Rouge, s'attardant à peine sur l'incident du faucon. Emma insista pour jeter un coup d'œil à son bras.

— Je vais chercher Henri, décréta-t-elle.

— Voyons, maman, ce n'est pas nécessaire. Je n'ai que quelques éraflures.

— On n'est jamais assez prudent !

Le docteur Lanthier, qui habitait à un coin de rue, arriva une dizaine de minutes plus tard. Fanette remarqua avec un serrement de cœur que ses cheveux et sa barbe étaient maintenant entièrement blancs. Il embrassa la jeune femme avec émotion.

— Vous ne changez pas. Toujours aussi charmante, dit-il avec ce sourire gentiment ironique que Fanette aimait tant.

Il examina son bras avec attention.

— Ce sont des égratignures sans gravité, mais je vais tout de même les désinfecter. Ma chère Emma, auriez-vous l'obligeance de mettre un peu d'eau à chauffer ?

Il y avait une complicité touchante entre le médecin et Emma, au point qu'on aurait pu facilement les prendre pour un vieux couple. Lorsque l'eau fut chaude, le docteur Lanthier y trempa un linge propre, nettoya soigneusement le bras de Fanette, puis sortit une fiole de teinture d'iode de son sac et en frotta les légères blessures, qu'il pansa ensuite.

— Voilà ! Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Une fois le docteur parti, Emma observa sa fille et constata sa tristesse. Elle savait que Fanette avait assisté à la lecture du testament d'Alistair Gilmour le matin même. Sa fille avait beau filer le parfait bonheur avec Julien Vanier et être l'heureuse mère de trois enfants, elle avait sans doute été affectée par la disparition d'un homme qu'elle avait aimé jadis et qu'elle avait failli épouser. Emma se demanda pour quelle raison Fanette s'était rendue au domaine de Cap-Rouge, mais n'osa pas aborder le sujet, de crainte de remuer des souvenirs encore douloureux.

Percevant l'anxiété de sa mère, la jeune femme lui apprit qu'elle était devenue l'héritière du manoir d'Alistair Gilmour,

mais qu'elle avait la ferme intention de le vendre, sans toutefois souffler un mot sur le trouble qu'elle avait éprouvé dans la chambre de son ancien amant.

Ce fut avec soulagement que Fanette gagna la petite pièce qu'elle occupait lorsqu'elle était enfant. Tout était resté comme avant : les mêmes rideaux de dentelle blanche ajouraient la fenêtre, l'armoire de pin et le lit couvert d'un édredon qu'Eugénie avait cousu elle-même étaient toujours là. Cela la rassura, comme si un peu de son enfance demeurait intact. Elle s'endormit avec les mots *When Irish eyes are smiling* tourbillonnant dans sa tête comme un froissement d'ailes.

Le lendemain, Sean donna rendez-vous à ses sœurs à la gare de Québec. Il n'avait toujours pas pris de décision quant à l'énorme héritage d'Andrew Beggs, mais tenait à se rendre à Buffalo et à ramener les restes de son mentor au cimetière des Irlandais à Québec, afin de respecter ses dernières volontés. Amanda et Fanette lui proposèrent de l'accompagner, mais il refusa.

— Je souhaite accomplir cette démarche seul.

— Quand reviendras-tu ? demanda Fanette.

— C'est un long voyage. Je ne serai pas de retour avant sept ou huit jours.

— Je t'attendrai ! s'écria Fanette.

Sean fit ses adieux aux deux femmes, les serrant très fort dans ses bras, rendus musclés par le travail de débardeur et sa formation de soldat.

— Donne-nous de tes nouvelles, dit Amanda, la gorge nouée. Il y a un bureau de poste et de télégraphe à l'Ancienne Lorette.

— Je n'y manquerai pas.

Le train arriva en gare dans un panache de fumée grise. Sean se hissa sur le marchepied d'un wagon et les salua de la main. Les deux sœurs agitèrent le bras à leur tour. Amanda prit un mouchoir dans sa bourse et s'essuya les yeux.

— Je déteste les adieux, dit-elle, la gorge serrée.

Fanette devina que sa sœur pensait aussi à son départ prochain pour Montréal. Elle saisit sa main et la pressa doucement dans la sienne. Le train avait déjà disparu à l'horizon, ne laissant qu'un filet de fumée dans le ciel bleu.

TOME 1

TOME 2

TOME 3

TOME 4

TOME 5

TOME 6

Québec, juillet 1866. Amanda et Sean apprennent du notaire Hart qu'Alistair Gilmour leur a légué une somme importante. Quant à Fanette, elle a hérité du domaine de Cap-Rouge, qu'elle décide de vendre, afin de tourner la page sur le passé.

Victor Lemoyne a pris Fanette à l'essai à son journal *Le Phare*. Julien n'approuve pas la décision de sa femme de travailler alors qu'elle a des enfants en bas âge, mais Fanette ne veut pas sacrifier sa passion pour le journalisme à ses devoirs de mère de famille.

Le reporter Oscar Lemoyne habite chez son oncle Victor à Montréal durant son enquête sur un mystérieux vol de cadavres. Les deux hommes seront bientôt au centre de ce qui deviendra « l'affaire Lemoyne ». Monseigneur Bourget a sommé l'Institut canadien de purger sa bibliothèque des livres mis à l'Index, menaçant ses membres d'excommunication. Victor publie un article dans lequel il clame haut et fort le droit pour tous à la liberté d'expression. Il paiera cher le prix de son courage.

Après deux ans, un acheteur se présente enfin pour acquérir le domaine de Cap-Rouge. Il s'agit de Gérard Tourrais, un unijambiste ayant fait fortune à la Martinique. Sous le teint basané et la longue barbe poivre et sel se cache toutefois l'ancien agent de renseignement Auguste Lenoir. Tenant Fanette pour responsable de son incarcération, il prépare sa vengeance.

Le septième tome de Fanette *met le point final à la fresque impressionnante de Suzanne Aubry, qui a conquis le cœur du grand public. À ce jour, tous titres confondus, les ventes se chiffrent à plus de 80 000 exemplaires. L'écrivaine et scénariste est plongée dans l'adaptation télévisuelle de cette saga historique, et le projet d'un roman unique d'envergure est également sur sa table de travail.*

Groupe Livre Québecor Média inc.

ISBN 978-2-7648-0942-6